

Aude PIOT-MAGNIEN

Renaissance

Edition **S** *cripta*

A Bonpapa

A Yves, Honorine et Corentin

A Papa, Maman,

A Nathalie, Virginie, Caroline, Bertrand,

A Titia, Audrey, Ingrid et Cendryon,

A ceux et celles qui étaient là pour moi,

TOUS présents à jamais dans mon cœur

Préambule

Ecrire, je ne déteste pas. Je peux même dire que j'aime cela ... C'est une façon de communiquer, ce qui est essentiel pour moi, en toutes circonstances. C'est un acte de partage qui nous relie les uns aux autres.

L'idée de faire un livre est ancrée depuis un moment en moi, sans en avoir fait une priorité. Ce désir de parler de mes ressentis se faisait de plus en plus fort mais je ne me l'autorisais pas vraiment.

Pour moi l'expérience de l'écriture s'était faite jusqu'à présent de manière spontanée, jeter ce que l'on ressent sur le papier, sans autre argument que de donner à autrui une partie de soi, sans se préoccuper d'organiser sa pensée.

C'est pourquoi l'idée de faire un livre restait un challenge important, un espace inconnu demandant un travail méthodique que je ne maîtrisais pas. Cela me paraissait hors de moi, hors de ma personnalité simple et instinctive.

Aujourd'hui, le destin m'a apporté l'occasion de franchir le pas et cela s'avère très important pour moi.

Ce que je vous offre est le fruit d'une introspection consentie et un hommage à tous les gens qui m'ont soutenue, aimée et accompagnée sur le chemin des incertitudes, celui de la maladie.

Chroniques d'un diagnostic

Un rêve prémonitoire

Je marche très très lentement. Autour de moi, les personnes me dépassent et je souffre de ne pouvoir accélérer mon pas pour rester à leur hauteur, pour garder le rythme. J'ai la sensation de porter des semelles de plomb qui me ralentissent et cette fatigue qui m'anéantit...

Ce rêve récurrent, je le fais depuis quelque temps, sans en comprendre le sens.

Je suis bien dans ma vie. Comme toutes les femmes, je suis gênée par un problème de poids contre lequel je lutte depuis la naissance de mes enfants. Mais cela ne m'empêche pas de vivre et je relativise car j'ai la chance d'être aimée et entourée par une famille formidable.

Je m'épanouis dans mon travail. Depuis juin 2011, j'ai choisi de créer une auto-entreprise de fabrication de chocolats et cookies sur les marchés. Une activité qui me permet de partager, d'être au contact d'une clientèle qui

reconnait mon travail. Mes clients apprécient mes produits et je n'hésite pas à élaborer des chocolats selon leurs goûts... Bien sûr ce n'est pas de tout repos mais cela me permet de sortir de ma maison, de voir du monde maintenant que les enfants ont grandi. Je me bats au quotidien pour faire connaître mon activité et je n'hésite pas à m'engager, j'ai d'ailleurs repris le flambeau de l'organisation du "marché gourmand" pour que perdure cet évènement. Malheureusement je devrai jeter l'éponge, après une année, mon entreprise ne sera pas assez rentable. Mais pour l'heure nous n'en sommes pas là et je poursuis mon activité.

Des douleurs inexplicables

Nous sommes à l'automne 2013 et comme tous les dimanches à l'approche des fêtes, je suis sur le marché. Derrière mon étal, le sourire accroché aux lèvres, je sens une douleur fulgurante qui m'inquiète. Elle persiste jusqu'au point de me faire boiter pendant quelques jours.

Survenue sans explication, cette douleur m'interroge et je vais consulter.

L'échographie ne révèle rien et le médecin pense à des diverticules, une anomalie du côlon, souvent associée à des troubles intestinaux.

Rien d'alarmant, je suis un régime avec des compléments alimentaires, je me dis que c'est peut-être lié aux douleurs qui persistent.

Puis à partir de décembre, je fais de l'incontinence qui me gêne terriblement dans mon quotidien. Je vois de nouveau mon médecin traitant qui demande des compléments d'examen: une échographie pelvienne et vaginale, qui elle non plus de donne rien, si ce n'est un fibrome de la taille d'une tête d'épingle. L'hiver s'étire dans le froid après nous avoir gratifié des premières neiges, comme cela arrive parfois chez nous et j'attends le printemps, sans trop me préoccuper des signes que mon corps m'a envoyés à l'automne puisque rien n'a été décelé.

A partir d'avril 2014, de nouveau je suis atteinte de douleurs mais depuis quelques temps

l'incontinence n'est plus le problème. Je prends rendez-vous chez le gynécologue mais je l'annule car je dois emmener Corentin à une épreuve sportive. Puis, encore une fois, en juin, des douleurs reviennent sur les côtés au niveau du bas ventre. Je décide alors de retourner consulter mon médecin qui pense encore aux diverticules. Il me prescrit des antibiotiques et quelques jours après, tout va pour le mieux.

A ce moment là, je ne pense absolument pas à une maladie et je poursuis ma vie comme à l'accoutumée. Nous partons en vacances en Sardaigne. Malgré tout, je ne suis pas toute aux vacances, j'ai perdu mon appétit, je n'ai pas envie de me baigner, chose étonnante pour moi qui aime nager en piscine... Bref de petites choses me montrent que je ne suis plus moi, sans que je sache ce qui m'arrive. C'est un malaise diffus que je ne m'explique pas mais qui ne m'empêche pas de poursuivre les vacances. La seule chose que j'avais remarqué depuis quelques temps sans m'y attarder, c'est que je n'arrivais plus à me mettre allongée sur le

ventre sans avoir mal dans le bas ventre... toujours et encore.

Durant cet été 2014, après nos vacances, mon beau-père tombe malade et nous avons très peur pour lui. Etant proche de mes beaux parents, et ayant une relation très complice avec mon beau-père, je m'inquiète fortement pour sa santé et au fur et à mesure des jours qui passent, je vois son état se détériorer. Mon mari étant en pleine moisson, je me dois encore plus d'être auprès de ma belle-mère afin de la soutenir durant l'hospitalisation de mon beau-père. Je n'écoute donc pas mes douleurs et m'occupe de lui. Cependant à la fin du mois d'août, je ne tiens plus, j'ai très mal. Je retourne donc voir mon médecin traitant, espérant qu'il trouve enfin une explication au mal qui me taraude depuis tant de mois. Il m'envoie alors vers un gastroentérologue.

La valse des consultations

Commence alors les visites chez les spécialistes afin de débusquer ce qui m'empêche de vivre normalement et surtout pour trouver une solution pour faire cesser les douleurs.

Au mois de septembre, je subis une coloscopie et fibroscopie, sous anesthésie générale et en hôpital de jour. Après l'examen, il me dit n'avoir rien décelé, je le revois me dire:

- "Vous n'avez rien" et moi de lui répondre

- " Oui, peut-être mais je continue d'avoir mal."

- "Et bien on va faire un scanner me répond-t-il".

Quinze jours après, le scanner détectera deux kystes sur les ovaires de 10 et 12 cm chacun!

Enfin, je sais pourquoi j'ai mal mais je reste tout à fait confiante. Face à la radiologue, je me permets de blaguer:

- "Vous voyez là ce que je vois ? me dit-il"

- " Non, je vois un écran, mais je suis peut-être bête! Dis-je avec ironie."

- " C'est pas beau me répond-il."

- "Comment ça c'est pas beau lui demandai-je"

De nouveau, il me répète c'est pas beau d'un ton grave. Alors je finis par lui poser la question insidieuse

- « C'est cancéreux ? »

- « J'en ai bien peur m'avoua-il, faites en sorte de prendre rendez vous en urgence avec votre gynécologue et médecin traitant."

Un silence de plomb se fait dans ma tête, plus aucune pensée ne circule, je suis assommée et je sors du cabinet comme un zombie, moi qui un instant auparavant me sentais légère et sans inquiétude.

Après ce coup de massue, mon premier réflexe est d'appeler mon mari qui malheureusement ne répond pas. Alors aussitôt j'appelle ma mère. Toutes les deux nous savons ce que ces quelques mots signifient: la suspicion d'un cancer, le mot est lâché.

En rentrant à la maison, je tombe en larmes dans les bras de Yves, mon mari. Bien sûr il n'y a pas encore de certitude mais le terrible mot avait été posé. Je me ressaisis et me charge de mes rendez vous. Le médecin traitant me reçoit

le lendemain mais malheureusement ma gynécologue n'est pas libre avant la semaine suivante.

Attendre une semaine me semble intolérable mais quel choix ai-je à cet instant? Nous sommes le 3 octobre 2014. Ayant appris les résultats de mon scanner par mes parents, ma sœur aînée Nathalie me téléphone. Je lui explique n'avoir pas obtenu de rendez-vous avant plusieurs jours. Après notre conversation, elle me rappelle à nouveau pour me proposer un rendez-vous chez sa gynécologue, le docteur Poncelet, qui n'est autre que celle qui m'a suivi avant mes accouchements. Elle accepte de me voir le surlendemain. Bien sûr, j'accepte le rendez vous.

Je rejoins avec Yves, le cabinet du Docteur Poncelet à Soissons, ce qui me permet d'aller déjeuner chez mes parents avant de me présenter dès le lendemain matin à la clinique de Courlancy dont l'équipe médicale collabore avec la gynécologue. Je rencontre le chirurgien qui décide sans appel de m'opérer le plus

rapidement possible. Il doit réaliser une laparoscopie exploratrice afin de faire des biopsies et retirer les kystes.

La nouvelle de la confirmation des cellules cancéreuses est un coup de tonnerre qui ébranle toute la famille. On n'ose pas évoquer le terrible mot, on le repousse, on n'y croit pas... La maladie est pourtant bien là.

Je me prépare à l'opération qui doit avoir lieu le jeudi suivant et encore bouleversée par ce tourbillon médical, je préfère rester au calme avec Yves et les enfants, Honorine et Corentin.

Je rentre à l'hôpital le mercredi en fin de journée, sereine et confiante, me disant que tout cela sera ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Je suis également rassurée d'être prise en main. Je pars au bloc opératoire vers 14h. L'opération dure deux heures.

J'ai demandé à Yves de ne pas revenir, je suis donc seule dans ma chambre avant d'être rejointe par Virginie qui a fait le trajet pour me voir, sentinelle de garde la famille ! Avec elle, je blague en lui disant:

- " Je n'ai plus mes aliens... ajoutant je suis la première ménopausée alors que je suis la petite dernière de la famille...!" Nous sommes une fratrie de quatre filles et d'un garçon.

Après cette première opération, j'ai du mal à enfiler une culotte et tandis que je suis avec mes soeurs dans la salle d'attente du cancérologue, je réalise que je n'ai pas mis de culotte. Je me dis qu'il ne m'auscultera pas. Manque de chance, il me dit:

- " Soulevez votre chemise de nuit..."

- " Et bien vous ferez connaissance avec tout mon moi! réponds-je".

Cet épisode nous a permis à mes soeurs et moi de rire, ce qui nous fait du bien dans l'atmosphère tendue que nous vivons depuis quelques jours.

Le lendemain matin de mon opération, le chirurgien passe dans ma chambre vers 8h et m'annonce deux mauvaises nouvelles. Il me confirme que c'est bien un cancer des ovaires, mais qu'il n'a pu faire qu'une biopsie car les kystes étant trop gros, il ne les a pas retirés,

craignant de faire davantage de dégâts. Il m'explique qu'il interviendra de nouveau, après quelques chimiothérapies, pour faire une hystérectomie totale par voie haute.

Après qu'il soit sorti, j'appelle aussitôt ma sœur Virginie, en larmes. Après notre échange empreint de chagrin, elle me dit se charger d'annoncer la nouvelle au reste de la famille puis me rejoint assez rapidement, grâce à la complicité d'une infirmière qui la laisse entrer. Elle est à mes côtés quand je suis submergée de nausées, encaissant mal la nouvelle.

Malgré mon désir de protéger Yves, je l'appelle pour l'informer de ces complications. A l'annonce du verdict, il fond en larmes...sa peine m'étreint et à mon tour je pleure.

Plus tard c'est au tour de Maman de venir me rendre visite, j'apprendrai plus tard qu'elle aussi a craqué en apprenant le verdict avant de rentrer dans ma chambre.

Ce vendredi 10 octobre va être très long d'autant que je retourne au bloc opératoire pour qu'on me pose un cathéter. A mon retour

dans ma chambre, j'ai le bonheur de retrouver Yves, mes parents, Virginie avec Emma, ma soeur Nathalie et son mari.

Après leur départ, de nouveau seule, je réalise soudainement que c'est le jour de l'anniversaire de Virginie, triste jour pour elle que d'être la messagère d'une si triste nouvelle. Cela restera à jamais gravé dans ma tête.

La force de la famille

La malédiction familiale

Le cancer, c'est l'ennemi héréditaire de notre famille. Ce n'est qu'assez récemment que je sais que mon grand-père a succombé à un cancer des os. A-t-on voulu me préserver, moi la petite fille si complice avec bonpapa que j'adorais?

Il est parti quand j'avais 21 ans et cela m'a fait très mal. J'ai perdu un ami, un confident mais je sais qu'il me soutient de là-haut, je sens sa force qui au quotidien m'aide à tenir bon.

Sa force de caractère lui a permis de dépasser bien des drames dans sa vie comme celui de la perte de sa ferme qui pendant la guerre a été brûlée par les allemands. Il a su trouver le courage d'agir et de s'opposer à eux quand par exemple il a pris le risque de d'organiser la cache du matériel agricole et des bêtes quand les soldats sont venus prendre possession de la ferme en août 1944. Ils le connaissaient pour son tempérament rebelle, ce qu'il lui valut régulièrement des menaces.

Après la guerre, il eut un grave accident qui se solda par une trépanation et personne ne pouvait prédire s'il s'en sortirait. Au bout de huit jours, il sortit du coma et ses premières paroles furent de demander l'heure car il devait aller travailler!

À 50 ans, il resta veuf avec ses 5 enfants, sa femme était partie rejoindre les anges à cause d'un cancer aux ovaires...Déjà...

Bonpapa a inculqué à ses enfants deux choses simples, travailler et mettre la famille au coeur de sa vie.

Malheureusement, outre Bernadette partie d'une typhoïde et Bernard mortellement blessé dans un accident de voiture, Bonpapa subira les attaques du cancer pour deux de ses autres enfants. Monique s'en sortira, tandis que Simone rejoindra sa mère en janvier 1998. Elle a gardé jusqu'à sa mort une grande sérénité et ne se plaignait jamais.

Puis en octobre 2004, dix ans après le décès de Bonpapa, ce fut au tour de papa. Un cancer de la prostate est diagnostiqué. Heureusement, le cancer a été décelé au début et il s'en est sorti. Mais la force qu'on oppose à la maladie est primordiale et papa nous a ouvert la voie en montrant sa combattivité, pour moi c'est un exemple.

Il est le chef d'une armée de soldats qui se battra jusqu'au bout: le cancer ne nous aura pas!

J'ai cette intime conviction mais malgré tout, on a beau avoir été confronté à la maladie au travers de la souffrance de ses proches, connaître le déroulement et les protocoles,

quand c'est à notre tour de basculer, la peur de l'inconnu nous envahit. Le gouffre s'ouvre sous nos pieds et il faut résister, lutter pour ne pas sombrer. J'en suis là au jour du 10 octobre.

Encaisser et apprivoiser le mal

Au lendemain du jour où j'ai basculé dans la maladie la plus crainte, où mon corps de jeune femme n'est plus qu'un souvenir, meurtri par une balafre allant de la poitrine au pubis, je dois réagir et faire face. Mais je ne suis pas seule et autour de moi s'est formé immédiatement un chapelet d'amour.

Dès le premier soir, j'ai reçu plus de 25 messages de soutien sur mon portable. C'est une vague d'émotion bienfaisante et cela me donne des ailes pour me battre.

Il faut que j'apprivoise ma nouvelle vie de malade au long cours et que j'apprenne à supporter les pansements, les bas de contention, les sondes urinaires et tout l'attirail nécessaire à ma survie. Cela va me demander

des efforts car je ne sais pas être malade, me reposer sur autrui. La perte de mon autonomie est une catastrophe pour moi qui ai toujours donné l'image d'une femme robuste avec une santé de fer.

Après une nuit encombrée de nausées, de maux de ventre, de cauchemars et de suées où je me suis résignée à appeler les infirmières, je suis heureuse d'avoir des visites.

Dès le lundi 13 octobre, j'ai rendez-vous chez l'oncologue, je me sens nerveuse et angoissée mais heureusement, je suis accompagnée de Yves et de mes soeurs. Le médecin confirme le diagnostic: un cancer des ovaires avec des marqueurs élevés. Il me prescrit 9 séances de chimio dès la semaine suivante, au rythme d'une séance toutes les trois semaines. Un traitement dont il m'explique les effets secondaires probables que l'on peut malgré tout atténuer. Ce ne sera qu'après 3 ou 4 chimio que je subirai une nouvelle opération pour tout retirer, ovaires, trompes et utérus afin d'éradiquer les tumeurs.

Même si je connais la violence du cancer, je n'arrive pas à réaliser que c'est de moi qu'il s'agit, écouter l'énoncé de ce diagnostic est une nouvelle épreuve.

Je repars dans ma chambre, envahie de ces mots qui impactent mon moral. C'est l'heure du repas, mais, l'appétit n'est pas là. Ce qui me fait peur, est de ne plus ressentir la faim depuis mon opération. A ce moment là, une phrase que me disait souvent mon grand-père me revient à l'esprit : « Quand l'appétit va, tout va ». Je réalise alors que rien ne va plus et que ma vie va être complètement chamboulée.

Mes sœurs et mon mari quittent la chambre afin de me laisser manger tranquille mais dès qu'ils sont partis les larmes coulent le long de mes joues. Une infirmière arrive à ce moment là et me voyant dans cet état, elle prend le temps de parler avec moi. Elle me rassure :

- "Si vous ne mangez pas...ce n'est pas grave, l'appétit reviendra en son temps. Votre corps est en train de digérer la nouvelle du cancer et le désir de manger est perdu."

Malgré ces paroles apaisantes, je ne me reconnais pas car j'ai toujours aimé manger et l'absence totale de quelque envie que ce soit me fait vraiment peur.

Les visites du soir vont me ressourcer et j'en ai besoin. J'attends Yves qui doit passer me voir sans les enfants. Avant mon hospitalisation, nous avons parlé avec les enfants, leur expliquant sans rentrer dans les détails ce qu'était le cancer, les soins que je devais subir dont la chimio avec les effets indésirables à appréhender. Cela leur fait peur aussi j'essaie de leur dire avec des mots simples que je resterai auprès d'eux mais plus fatiguée qu'avant.

Corentin viendra me voir à l'hôpital et sera aux petits soins, très attentionné envers moi. Honorine préférera me retrouver à la maison, elle n'aime pas les hôpitaux. Je ne lui en tiens pas rigueur.

Après dix jours, mon séjour à l'hôpital va bientôt s'achever et j'appréhende ma sortie. Je me sens en sécurité ici, avec une équipe qui me prend en charge. Et l'idée de sortir de ma chambre, mon

cocon, m'angoisse terriblement. Mes sœurs sont très présentes et m'aident à garder confiance. Je reçois aussi la visite de Monique, ma tante qui me raconte comment elle a fait face à son cancer du sein. Elle m'explique quels ont été pour elle les effets secondaires et j'écoute son expérience, reconnaissante. La journée se termine doucement et je me prépare à ma sortie prévue pour le lendemain: le vendredi 17 octobre. Les enfants me manquent et malgré mon angoisse, je suis heureuse de retrouver ma maison.

Avant mon départ, je reçois la visite du chirurgien et je peux enfin lui demander la question qui me taraude: les biopsies ont-elles révélé la présence de cellules cancéreuses ailleurs que dans les ovaires ? Le NON est comme vous l'imaginez un immense soulagement, même si je sais que je devrai me battre, un voile se lève... La prochaine opération peut éradiquer définitivement le mal.

Je peux rentrer plus légère à la maison et immédiatement j'appelle Yves et ma famille pour leur annoncer cette excellente nouvelle.

Il ne me reste plus qu'à me soumettre aux bons soins des infirmières qui m'ôtent les dernières agrafes. Après les dernières formalités d'usage, je peux rentrer chez moi avec Yves qui bien sûr est venu me chercher. Je pleure de joie de retrouver l'air libre.

Ma mère et Caroline, ma deuxième maman, se chargent de prendre les médicaments à la pharmacie avant de nous rejoindre à la maison. Elles ont aussi la délicatesse de m'acheter des vêtements confortables pour rester chez moi.

Entre temps, de mon côté j'appelle l'infirmier à domicile afin qu'il vienne dès le lendemain pour les soins quotidiens, comme la piqûre anti phlébite, et pour qu'il retire les dernières agrafes de ma cicatrice et qu'il vérifie qu'elle soit propre.